

Voyager à la Renaissance : Du voyage érudit aux ambassades françaises dans l'empire ottoman

Charis N. Meletiadis

Université Aristote de Thessalonique, Grèce



Synergies Sud - Est européen n°1 - 2008
pp. 159-165

Résumé : *Nous examinons dans les lignes qui suivent l'image de la société ottomane et tout particulièrement l'image que la Renaissance retenait pour les populations grecques, dans certains textes littéraires de voyage de cette époque-là. En effet, nous avons essayé d'entrevoir le lien qui existe entre, d'une part la connaissance que véhicule la Renaissance sur l'antiquité, et d'autre part la réalité sociale de l'époque que les dépendants Grecs, soumis aux Musulmans et aux Vénitiens y affrontaient. Une des idées de notre travail est de démontrer que la perception qu'il y avait du monde grec à l'époque, de ses mythologies ainsi que de ses bornes géographiques ne doit pas être envisagée hors de la façon dont le monde de la Renaissance voyait la géopolitique.*

Mots-clés : *société ottomane, Renaissance, antiquité, littérature, mythologie, perception du monde grec*

Summary : *In the following lines we examine the image of Ottoman society, and more particularly the image of its Greek population, retained by the Renaissance through examples of the travel literature of that period. We have thus attempted to perceive the connection that exists between Renaissance knowledge of Antiquity and the social reality of the subject Greeks, under the rule of the Venetians and the Muslim Turks. One of the ideas of our work is to demonstrate that the then contemporary perception of the Greek world, its mythology and its geographical limits must be considered in terms of the geopolitical mentality of the Renaissance world.*

Key words : *Ottoman society, Renaissance, antiquity, literature, mythology, perception of the Greek world*

Le voyage au XVI^e siècle évoque les grandes découvertes, la traversée des océans dans le sillage de Magellan et de Christophe Colomb ou celle des continents sur les pas de Marco Polo ou enfin les traces sanglantes des conquistadors, et la remarque suivante de Geoffroy Atkinson (Atkinson, 1935 : 10-11) s'impose encore aujourd'hui : « sinon les voyageurs au moins les livres consacrés à l'empire ottoman sont, à la période de la Renaissance, deux fois

plus nombreux que ceux consacrés à l'Amérique » (Atkinson, 1935 : 10-11). Les causes de cette abondance littéraire sont parfaitement compréhensibles pour un contemporain de Leibniz ou de Baudelot de Dairval (Baudelot de Dairval, 1688 : 3-5) qui destinent leurs ouvrages en principe à tous les voyageurs mais plus spécialement au voyageur lettré soucieux d'enrichir son voyage dans l'espace d'un voyage dans le temps. Car s'il a besoin d'une boussole pour orienter sa course, les références aux autorités scientifiques lui sont un viatique non moins nécessaire. Ainsi recommande-t-il d'abord de se munir (si elle existe) de la carte géographique du pays que l'on veut visiter, « et de la conférer avec celles qui se font sur les lieux ». Et il ajoute : « Rien ne contribue tant à faire des découvertes curieuses que la lecture des meilleures relations du lieu où l'on passe ». Il cite le cas du Père Philippe, carme déchaussé qui écrivit à son retour d'Orient un *Voyage d'Asie* : « Cet ouvrage, dit-il, même qu'il est fait par un moine qui ne regardait qu'à remplir exactement sa fonction de missionnaire, ne laisse pas néanmoins d'être un modèle à étudier, par ceux qui vont en Orient, aussi bien que la relation de Jean Struys pour le Nord ; quelques-unes de celles de M. Thevenot, et les voyages de Picard » (De Dairval, 1688 : 3-5). Mais les références aux autorités anciennes - lieux et liens communs des modernes - sont encore plus abondantes. Elles expriment la persistance de l'esprit humaniste et du respect de la culture et de l'érudition antiques qu'elles illustrent si bien tout au long du XVI^e siècle les multiples éditions, traductions, commentaires ou observations du *De situ orbis* de Pomponius Mela, de la *Géographie* de Claude Ptolémée, de *l'Histoire d'Alexandre* de Quinte-Curce, des ouvrages de Xénophon, de Pausanias, de Strabon ou d'Appien.

C'est là un programme d'étude lourd et imposant avant l'acte propre de voyager, et nous nous proposons, dans les lignes qui suivent, de voir si ces mûres pratiques savantes visent à être adoptées par la société en général. Si l'on constate un tel changement des goûts de la société bourgeoise de la Renaissance on peut également avancer des hypothèses concernant les mécanismes qui tendent à faire du voyageur dans un espace quelconque un individu qui marche avec les outils de son érudition dans le temps passé de cet espace. Ainsi les lieux visités deviennent des points tangibles de récapitulation et de nouvelle formation de la mémoire collective, pas seulement les lieux mais aussi les objets transportés depuis un espace éloigné et intégrés dans le milieu culturel des villes comme témoins de leur gloire. L'exclusivité de tels objets touche la curiosité des hommes et provoque des explications mythiques. Prenons un exemple quasi typique : les chevaux de Saint-Marc à Venise. Pétrarque les mentionne dans une de ses lettres comme « ouvrage d'antique facture et d'un excellent artiste quel qu'il ait été ». En 1437, Cyriaque d'Ancône semble le premier à avancer le nom de Phidias et prétend que les chevaux ont orné le temple de Janus à Rome. À la fin du *Quattrocento* le chroniqueur par excellence de la Sérénissime, Marino Sanudo, imaginait que les chevaux avaient été pris originellement en Perse par les Romains et transportés par Constantin dans sa nouvelle capitale (Chevallier, 1987 : 370-371). Quelle était l'érudition de Sanudo par rapport à l'art perse ?

J'ai l'impression qu'elle était presque nulle en dehors de quelques maigres informations tirées des récits des voyageurs ou des narrations des commerçants. Or, ce qui m'étonne, c'est sa promptitude à fournir une nouvelle et même

exagérée explication concernant cet objet emblématique de la politique vénitienne envers l'empire byzantin. Une explication possible serait que Sanudo travaillait beaucoup moins les yeux fixés sur ses patrons et sur ses lecteurs que sur ses concurrents (Bourdieu, 1980 : 164 et suiv.). L'histoire de Venise par son contemporain Pietro Bembo ne pourrait pas supporter de telles explications puisque son auteur restait toujours enfermé dans l'explication providentielle de l'histoire. Or, l'antique *topos* de *homo viator* avait déjà un équivalent dans les grandes œuvres de la littérature, dans l'*Odyssee* et l'*Eneide*, dans la *Divine Comédie* de Dante et le *Songe de Poliphile* de Colonna, dans le *Roland furieux* d'Arioste et la *Tempête* de Shakespeare. Il s'agit d'une dialectique de l'altérité et de l'identité, de l'hétérogène et de l'homogène, du proche et du lointain, de la diversité et de l'unité du monde. La Renaissance voyage dans le temps et dans l'espace avec tous ses outils intellectuels. De plus, elle favorise la production des synthèses, finalistes ou pas, historiques et/ou mythiques, séculaires et/ou religieuses, vraies et/ou fictives. Parallèlement au voyage réel, les savants de la Renaissance voyagent dans l'espace et dans le temps sans toutefois quitter leur bureau. Ils écrivent comme Jean Meursius des études sur la topographie et les monuments d'Attique sans jamais y mettre les pieds. Cette pratique était tout à fait acceptable, puisqu'elle était vue comme un aboutissement ou une synthèse de l'accumulation presque indéfinie des commentaires sur les textes des géographes antiques.

L'étape finale de cette procédure était de faire révéler/pointer cette érudition dans les nouvelles cartes. On avait constaté les défauts de la cartographie traditionnelle ainsi que son insuffisance à satisfaire les besoins d'une clientèle qui, loin de voyager encore massivement, souhaitait y prendre plaisir. Le premier à donner une carte historique originale de *totius Graeciae* fut le Corfiote vivant à Rome et à Venise, Nicolas Sophianos, vers la fin de la première moitié du XVI^e siècle. La carte de Sophianos, comme nous le savons, fut remaniée par Ortelius, et son commentaire par Nicolas Gerbelius (Karrow, 1993), qui posa un problème de conception géographique puisqu'elle dépassait l'étendue de la Grèce des cartes ptolémaïques et identifiait, grosso modo, ses frontières avec celles de l'empire byzantin dans son apogée au Xe-XI^e siècle. La *Graecia* de Sophianos comprenait donc la péninsule balkanique du Danube jusqu'à la Crète, la moitié occidentale de l'Asie Mineure et la Magna Grecia du sud de Bari hormis la Sicile. Le terme donc, *tota Graecia*, fut d'abord choisi pour désigner, sans confusion avec le terme contesté de *Saint Empire romain*, ce qu'était l'empire byzantin à l'époque de son apogée. Ainsi l'intégration de la Grèce fut conçue comme une généralisation basée non seulement sur l'existence contemporaine de populations massivement grecques mais aussi sur leur histoire. Par ailleurs, contre l'intention de Sophianos de fournir une carte où les toponymes grecs tirés des auteurs anciens circonscriraient le domaine grec, la réalité géopolitique de l'époque s'imposait. La Sicile ne pouvait pas faire partie de la Grèce puisqu'elle se trouvait alors sous la domination espagnole. Par contre, l'existence de l'empire ottoman n'empêchait aucunement l'utilisation du terme géographique pour désigner la Grèce. Enfin, l'utilisation de ce terme géographique montrait le caractère précaire de l'expansion et de la domination ottomanes. Il résonnait alors avec la politique de la Croisade dans le nouveau contexte de nationalisme ressuscité dans les villes italiennes.

Les choix de notre cartographe montrent comment la littérature de voyage et la cartographie de la Renaissance étaient nuancées par une certaine conception politique qui voulait inclure dans ses prémisses le sentiment révolutionnaire prématuré des Grecs et des autres peuples du Sud-est européen asservis aux Ottomans, et par cela de s'en glorifier.

Le Collège de France (Fumaroli, 1998) avec ses dix-neuf chaires, fondé par François Ier en un jour par une initiative hardie, offrait, juste en face de la Sorbonne, l'étude du grec et de l'hébreu ainsi que les nouvelles méthodes d'une science indépendante conférant à la politique extérieure de la France les outils de la plus haute érudition. Les exigences de la nouvelle politique française envers le Sultan et les peuples dominés par les Ottomans furent soutenues par les oeuvres des *lectores regii*, comme on appelait à l'époque les professeurs du Collège et elles furent identifiées dans les actes de plusieurs ambassades françaises auprès de la Sublime Porte jusqu'au XVIIIe siècle.

À titre d'exemple citons l'ambassade de d'Aramon (Paviot, 1547-1553 : 381-392), lieu de convergence des voyageurs de haute qualité qui ont accompagné l'ambassadeur ou ont été secourus par lui. Pour donner un simple souvenir de cette ambassade il suffit de présenter les points suivants : François Ier voulant rehausser l'image de la France, avait décidé d'adjoindre à d'Aramon une nombreuse compagnie de gentilshommes et de savants, dont le plus célèbre était Pierre Belon (Belon, 1553). Jean Chesneau, l'un des secrétaires de l'ambassadeur, relata plus tard le souvenir de cette mission¹ (Scheffer 1887). Ils étaient partis de Paris le 5 Janvier 1547, avaient traversé l'actuelle Suisse, atteint Venise où ils s'étaient embarqués pour Raguse. De là, Pierre Belon, l'homme le plus épris par l'aspect scientifique de ce voyage et Bénigne de Villars, ayant eu l'intention d'étudier la faune marine passèrent par les îles Ioniennes, puis par la Crète et les îles de la mer Égée pour rejoindre finalement les autres à Constantinople. Leurs compagnons de voyage avaient suivi, quant à eux, la route septentrionale de la péninsule, par Trebinje, Novi-Pazar, Ni et Plovdiv et atteignirent Andrinople, capitale d'hiver de Sultan, après 3 mois de trajet, le 6 avril de 1547. À la fin du mois d'avril, Belon arriva à Constantinople. Comme la cour n'était pas encore revenue, il embarqua sur un navire pour parcourir la Propontide et la mer Égée du Nord : Lemnos, le mont Athos, Salonique. Il revint par la voie terrestre à travers la Thrace, en visitant notamment les mines de Siderocapsa. Lorsqu'il arriva à Constantinople, au début d'août, il y retrouva d'Aramon dans ses fonctions, mais aussi le baron de Fumel envoyé par Henri II pour confirmer la poursuite de la politique de son père. Fumel entre en rivalité avec l'ambassadeur mais n'obtenant rien, il demanda à pouvoir faire son tour du Levant. Belon ne tenant pas en place profita de l'occasion de ce voyage de Fumel au Levant pour s'embarquer avec lui au début du septembre et un autre érudit, Juste Tenelle, fit partie du voyage. Ils parcoururent ainsi Troie, Chio, Rhodes, l'Égypte (Alexandrie, Rosette, le Nil, Le Caire), le Sinaï (le monastère Sainte-Catherine), la Terre Sainte, la Syrie et le Liban (Damas, Baalbek, Emèse, Alep, Antioche), la Cilicie, le mont Taurus, l'Anatolie (ils furent à Konya à Noël) mais, en plein cœur de la péninsule, et au plus fort de l'hiver, Belon abandonna la troupe de Fumel pour résider quelques mois à « Carachara » (Afyon-Karahisar) avant de rejoindre Constantinople vers la fin du printemps de 1548 par Brousse.

Au début de cette année-là il arriva à Constantinople ayant suivi presque le même itinéraire que l'ambassadeur, le courrier Jacques Gassot. Henri II ayant donné l'ordre à l'ambassadeur de suivre le sultan lors de sa campagne en Perse, d'Aramon partit de Constantinople le 2 mai avec une nombreuse escorte de gentilshommes. De sa suite furent aussi Chesneau et Gassot. Ayant traversé le Bosphore, les Français chevauchèrent vers l'Est par Nicomédie (Izmit), Bolu et Tosya. Ils franchirent le Kizilirmak, entrèrent en Cappadoce et, par Osmancik, Niksar et Erzincan, ils rejoignirent le camp du grand Seigneur à Erzerum le 28 juin. Dès lors ils restèrent avec l'armée ottomane. En traversant l'Aras ils pénétrèrent en Perse, aperçurent le lac de Van à Erziç, puis, par Khvoy, cherchant toujours la rencontre de l'armée ennemie, ils atteignirent Tabriz le 25 juillet puis Alep. Mais la saison étant bien avancée, ce fut la retraite cinq jours plus tard. Ayant longé le lac Urmia, l'armée turque mit le siège devant la forteresse de Van. Celle-ci fut prise (grâce aux conseils de d'Aramon selon Chesneau et Thevet), l'armée, contournant le lac par le Nord, s'en alla prendre ses quartiers d'hiver en Syrie, passant par Diyarbakir et Urfa. L'ambassadeur et son escorte s'installèrent à Alep où ils arrivèrent le 22 novembre. De là, le 5 décembre, Gassot envoya son récit en France. Peu de temps après, sans doute avec étonnement, les Français découvrirent qu'un de leurs compatriotes, Pierre Gilles, était soldat dans l'armée turque. Au Levant depuis 1544, officiellement pour y rechercher des manuscrits grecs, mais ne recevant aucune aide, il s'était trouvé dans l'obligation de s'enrôler pour subsister. Ce fut un éléphant, pris sur les Perses et acquis par l'ambassadeur, qui le rapprocha de d'Aramon et de sa suite. L'animal étant mort à Alep, Gilles en pratiqua la dissection. Dès lors le naturaliste devint membre de leur compagnie. Au printemps, lorsque Soliman repartit en campagne contre la Perse, d'Aramon ne voulut pas le suivre pour pouvoir faire son tour du Levant. Aussi les Français, le 30 juin, se mirent-ils en route pour le Sud suivant l'itinéraire connu : Damas, Jérusalem, Le Caire où on arriva en août. Après une visite au consul à Alexandrie, d'Aramon n'aboutit à rien dans sa mission qui était de faire envoyer en France du salpêtre. Sur le chemin du retour, à Jérusalem, en novembre, un Français assez démuné les attendait : Guillaume Postel, qui venait en Orient pour la seconde fois. Lui et Pierre Gilles entrèrent vite en conflit à propos de la recherche de manuscrits anciens. Enfin rendus à Constantinople le 28 janvier 1550, ils y trouvèrent André Thevet qui, parti de Venise à peu près en même temps que Guillaume Postel (en juin 1549), avait séjourné trois mois en Crète avant de gagner la capitale ottomane en novembre. Durant l'année 1550 il fit des excursions, notamment en Chalcédoine, avec Pierre Gilles, et dans la mer Noire vers la colonne de César. Dans la barque se trouvait Jean Chesneau. Il rencontra aussi Guillaume Postel. En janvier 1551, d'Aramon se rendit en France ; il en repartit début juillet par Marseille avec les deux galères que le roi lui avait données. Henri II lui adjoignit aussi Nicolas de Nicolay. Celui-ci, on peut le supposer d'après Jacques Paviot (Ceard et Margolin (dir.), 1987 : 381-392) avait été chargé de lever une carte de la Barbarie et du Levant et de dresser l'inventaire des différentes places fortes de l'empire ottoman. A la suite d'une mission de représentation en Barbarie, l'ambassadeur se rendit à Malte avant de rejoindre la flotte de Sinan Pacha qui faisait le siège de Tripoli alors aux mains des chevaliers. La place étant tombée, d'Aramon essaya de se faire l'intermédiaire entre les combattants pour la libération des prisonniers mais il dut fuir devant Andréa

Doria lancé à sa poursuite. Après une escale à Cerigo et à Chio, les deux galères françaises pénétrèrent dans la Corne d'or le 20 septembre. Thevet, resté à Constantinople, pouvait maintenant accomplir son tour du Levant. Avant Rhodes il s'arrêta à Negrepoint et Athènes, passa tout l'hiver à Alexandrie. Ayant visité Le Caire il poursuivit vers la Terre Sainte et la Syrie mais s'embarqua pour la France à Tripoli. Son navire fit escale à Chypre. Quant à d'Aramon, ce fut au cours de l'année suivante, le 14 septembre 1553, qu'il quitta définitivement Constantinople.

De cet abrégé hâtif il nous reste un point qui devrait être mieux éclairé : quelle fut la place de la mythologie dans les résultats savants de cette grande ambassade ? Il est presque inutile d'en faire l'inventaire. Si l'on feuillette les ouvrages de Belon² (Belon, 1553) par ex., on voit des dessins d'animaux mythiques qui vivaient dans les territoires de l'empire ottoman. L'homme de la Renaissance, même le plus érudit ou le plus libertin, reste encore affecté par des explications d'origine mythologique. Il existe un lien historico-mythique perceptible entre les légendes, histoires et fables politiques et les grandes narrations utopiques dont la Renaissance s'est inspirée. Un exemple frappant de cette facilité des voyageurs à recourir au fond mythologique est offert par la narration du lyonnais Jacob Spon (Spon, 1678 : 155-156), premier archéologue réel de la Grèce qui, parlant de la plus grande des deux îles de Strofades écrit : « On dit que dans les fontaines de cette île se trouvent souvent des feuilles de Platane, quoi qu'il n'en croisse point là, mais seulement dans la Morée, dont elle est éloignée d'à peu près trente milles. C'est ce qui fait croire assez vraisemblablement que ces sources viennent de ce pays-là par des canaux souterrains que la nature a formés sous les abîmes de la mer. Cela pourrait en quelque manière autoriser la fable d'Arethuse, qui, allant se baigner dans la rivière Alphée, fut poursuivie par le Dieu qui régnait sur cette eau, et qui, avec l'aide de Diane fut changée en une fontaine qui alla sortir en Sicile, quoi qu'il y ait plus de cent milles de trajet de la Morée à cette île » (Spon, 1678 : 155-156).

On voit avec quelle souplesse la narration du naturaliste se moule dans la narration mythique ! Se trouve-t-on ici devant un comportement archaïque qui, selon Mircea Eliade (Eliade, 1949 : 67), supportait mal l'histoire et s'efforçait de l'abolir périodiquement, ou plutôt faut-il voir les récits de voyage de la Renaissance comme le font « les gens honnêtes qui veulent que l'image soit superficielle et éphémère », c'est-à-dire sans sa verticalité qui recèle les forces des profondeurs (Bachelard, 1988 : 173).

Notes

¹ Voir notamment Scheffer, 1887.

² *Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays étranges*, (Belon, 1553, plusieurs. éd., dont celle du 1554 est augmentée) ; *Portraits d'Oiseaux, animaux, serpents, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et Egypte... Plus y est ajusté la Carte du mont Athos, et du mont Sinai*. Paris, 1557.

Bibliographie

- Atkinson, G. 1935. *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*. Paris.
- Bachelard, G. 1988. *Fragments d'une poétique du Feu*. Paris.
- Baudelot de Dairval. 1688. *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*. Bruxelles.
- Belon. 1553. *Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays étranges*. Paris.
- Bourdieu, P.1980. *Questions de sociologie*. Paris.
- Chevallier, R. 1987. « Le voyage archéologique au XVIe siècle ». *Voyager à la Renaissance*, In Ceard, J. et Margolin, J.-Cl. (dir). 1987. Actes du colloque de Tours, 1983. Paris.
- Eliade, M. 1949. *Le mythe de l'éternel retour*. Paris.
- Fumaroli ,M. (dir.). 1998. *Les origines du Collège de France (1500-1560)*. Paris.
- Karrow, R. W. Jr. 1993. *Mapmakers of the Sixteenth Century and their Maps: Bibliographies of the Cartographers of Abraham Ortelius*. Chicago.
- Paviot, J. 1547-1553. « Autour de l'ambassade de d'Aramon : érudits et voyageurs au Levant 1547-1553 ». *Voyager à la Renaissance*. In Ceard, J., et Margolin, J.-Cl. (dir). 1987. Actes du colloque de Tours, 1983. Paris.
- Scheffer, Ch. 1887. *Le voyage de Monsieur d'Aramon*. Paris.
- Spon, J. 1678. *Voyage d'Italie, de Dalmatie, Grèce et du Levant*. In t.1, Lyon.